

Ljiljana Matic*

Université de Novi Sad, Serbie

LE DISCOURS POSTMODERNE D'HÉLÈNE DORION OU LA QUÊTE D'UN AMOUR ÉTERNEL

Résumé

Dans son roman *Pas même le bruit d'un fleuve* Hélène Dorion, l'une des meilleures écrivaines québécoises contemporaines, nous présente une quête de femmes de trois générations d'un amour éternel. L'histoire se déroule près du Saint-Laurent, ce fleuve majestueux dont l'estuaire est le plus grand sur la Terre, et qui, en traversant toute la province du Québec, lie les habitants venus de l'Europe pour s'installer dans le Nouveau Monde. Romancière, poète et philosophe, Hélène Dorion opte pour un discours postmoderne pour raconter ce récit familial ne contenant que 140 pages dactylographiées¹. Son approche moderne ne respecte pas la narration linéaire traditionnelle, l'histoire est fragmentée et se déroule par les va-et-vient du présent au passé, tandis que la fin est restée ouverte, ce qui demande la participation active du lecteur dans cette réalité feinte en le poussant à donner son obole à cette quête d'un amour absolu.

Mots-clés

Postmodernisme, rapports familiaux, amour éternel, préjugés, liberté.

Hélène Dorion est active comme poétesse, romancière, essayiste et philosophe. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de ces quatre inclinations de l'écrivaine. De 1983 à 2003, on peut découvrir quatre cycles constituant les différents jalons d'un itinéraire scriptural de la poétesse : l'empreinte des origines, le passage vers l'universel, l'unité et le nécessaire retour en Soi. Ses vers sont d'une sim-

* lilimat@mts.rs

¹ Nous tenons à remercier Hélène Dorion pour l'envoi de son texte avant sa publication au Québec.

plicité apparente, mais leur sens est d'une complexité philosophique, traitant des problèmes du vide et de la plénitude, de l'éternel et de l'instant, du jour et de la nuit, de « Je » et de « Tu », de la forme et du verbe. Essentiellement, pour Hélène Dorion, l'écriture est une façon de recueillir des liens et le travail sur la langue consiste entre autres à lier le mot et la chose, à tenter d'unir. Pour pouvoir participer intimement à cette aventure vertigineuse qu'est la vie, la poétesse doit être unie au monde et « elle se trouve dans la position de Sisyphe en tâchant de percer le secret de la nature, le chemin menant d'un ouvrage à l'autre en forme de spirale » (Matić 2010 : 387). Dans son dernier roman, elle continue à chercher des réponses à ses sujets favoris en pratiquant un discours postmoderne.

Du point de vue du récit narratif, nous pouvons relever au moins trois notions importantes concernant la littérature postmoderne : chez Lyotard, elle représente un « petit récit » (Lyotard 1979 : 98) ; pour Derrida, il s'y agit du « jeu » (Mfouakouet 2006 : 28) ; et selon Baudrillard, il s'agit du « simulacre » (Baudrillard 1976 : 16). Le roman d'Hélène Dorion répond parfaitement à ces trois notions. Hanna, la narratrice du roman raconte l'histoire de sa mère Simone et de sa grand-mère Éva tout en cherchant une réponse pour son identité à elle et pour son histoire personnelle. Ce petit récit familial est fragmenté, ce qui est un autre aspect important de la littérature postmoderne. En effet, divers éléments concernant l'intrigue, les personnages, les thèmes, l'imagerie et les références factuelles sont dispersés dans l'ensemble de l'ouvrage. Consciemment, la romancière brouille les chemins menant à la vérité, que l'héroïne cherche tout au long du récit, en pratiquant la technique de la fiction postmoderne. En filant un réseau compliqué tissé des vies de ses personnages, elle écrit de courts chapitres où les séquences temporelles sont interrompues d'événements, de développements de personnages et d'actions qui paraissent à première vue provenir d'un monde moderne chaotique métaphoriquement infondé.

Le roman commence à Montréal en 2018, en annonçant la quête de Soï : *Vivre, c'est suivre les traces de l'enfant qu'on a été* la première phrase étant une question philosophique : « Combien de jours vivrons-nous ? » (Dorion 2018 : 3), à laquelle la narratrice répond d'une manière inattendue : « Je ne crois pas que ma mère se soit jamais posé cette question. » (Dorion 2018 : 3). Ensuite nous nous trouvons à Kamouraska en 1949, avec une phrase mystérieuse : « Il n'y a que la nuit devant. » (Dorion 2018 : 5), pour revenir à Montréal en 2018, avec une phrase révélatrice : « Retourner chez soi (là où on raconte sa chasse, sa course, sa cueillette, son origine ». Nous revenons au passé par le chapitre « Québec en 1947 », avec une phrase osée : « Elle l'avait aimé, intensément. » (Dorion 2018 : 22). Le chapitre suivant s'intitule « Route 132 vers Kamouraska en 2018 », avec une phrase intrigante : « Rien ne se comprend sans enlacement. » (Dorion 2018 : 42). Le roman comprend vingt-deux chapitres et la

romancière y cherche des réponses aux questions éternelles que les humains se posent sur leur existence, sur le secret de leur naissance et sur le mystère de leur mort. Entre la naissance et la mort, l'être cherche le bonheur, l'amitié et l'amour. Il n'y a que l'existence qui puisse y répondre et l'homme doit comprendre qu'il est lié d'une manière intime à toute la nature et à l'univers. Hélène Dorion réfléchit là-dessus en philosophe et écrit sur son Instagram : « Naître et renaître – même souffle de mer et de ciel. » C'est là le secret de notre existence.

Les trois villes situées le long du fleuve Montréal, Kamouraska et Québec reviennent tout au long du roman, mais elles apparaissent à tour de rôle et l'histoire replonge sans cesse dans le passé pour revenir au présent. Cette distorsion temporelle est bien voulue par la romancière, car la postmodernité est caractérisée par la prise de conscience de la complexité et du désordre. Le courant de l'eau souligne l'instabilité et l'imprédictibilité résumées par le principe d'incertitude, par quoi Hélène Dorion rejoint Heisenberg. Au lieu de la quête moderniste de sens dans un monde chaotique, l'auteur postmoderne évite, souvent de manière ludique, la possibilité du sens. Nous tenons à souligner que la postmodernité se fonde sur une réalité discontinue, fragmentée, modulaire, où la seule temporalité est celle de l'instant présent, où le sujet lui-même décentré découvre l'altérité de soi, où à l'identité-racine, exclusive de l'autre, fait place l'identité-rhizome, le métissage, la créolisation, qu'on pourrait mettre en rapport avec l'impureté.

Dans sa quête de la vérité sur sa mère, Hanna finira par découvrir bien des secrets obscurs des mariages et des vies de sa grand-mère Éva et de sa mère Simone. Elle comprendra sa propre nature en se confrontant aux souvenirs et pourra enfin continuer sa vie dans le présent, soulagée des mystères qui ont imprégnés son enfance et sa vie de jeune fille. Mais, elle aura à accepter le fait que l'amour éternel n'existe pas et que le bonheur parfait ne se trouve que dans les contes de fées.

Pourtant, il ne faut pas oublier que Hélène Dorion est une poétesse très sensible et très instruite. C'est pourquoi son roman présente un simulacre au triple sens du mot : c'est une image, une représentation figurée de la destinée des femmes qui pourrait être la nôtre ; au sens poétique, c'est une évocation au moyen d'images des souvenirs qui pourraient être les siens ; enfin, au sens littéraire, son roman offre une histoire, une apparence sensible qui se donne pour une réalité.

De tout ce que nous venons de dire, il est clair que le roman d'Hélène Dorion *Pas même le bruit d'un fleuve* offre un parfait discours postmoderne. Dans notre essai nous nous proposons d'analyser les étapes de la quête d'un amour éternel des trois héroïnes appartenant aux trois générations, du commencement du XX^e siècle à nos jours.

Naître et renaître – même souffle de mer et de ciel

La narratrice se propose à raconter la vie de sa mère, une personne énigmatique qui s’efforçait chaque jour de survivre, mais Hanna ne peut pas dire qu’elle sait toute l’histoire qu’elle va raconter. « Mais, sait-on jamais la vérité toute entière des êtres qui nous ont fait naître ? » (Dorion 2018 : 3). « L’histoire commence à cette hauteur du fleuve où l’horizon est sans rivage. Où l’on peut dire *la mer*. Où les tempêtes nous dérobent le ciel, et même parfois nos rêves. » (Dorion 2018 : 5). Si, d’après la philosophie antique, la vie est née de l’eau, voire de la mer et que, d’après la religion chrétienne, après la mort notre âme s’en ira au ciel, durant son existence l’homme ressemble à un arbre, dont les racines sont enfoncées dans la terre, sous le sol, et il faudrait essayer de les arracher une à une, « jusqu’à ce qu’on perçoive un sens à cette histoire qu’on appelle *notre vie*. » (Dorion 2018 : 5).

Simone est grièvement malade, mais elle refuse que le médecin lui prolonge la vie de quelques mois, comme s’il lui tardait de mourir, de quitter cette vie ne représentant pour elle qu’un vaste désespoir qui l’emplit et avale lentement tout le bleu du ciel et de la mer. En nageant pendant la nuit dans l’eau glacée, elle tâche de pénétrer du regard l’horizon brumeux et cherche une île qui lui serve de havre. Mais sachant sa mort proche, elle se souvient d’un tableau dans le salon de la maison familiale, *Les Profondeurs*, qui l’avait aidée à mieux saisir les mouvements de la vie contre lesquels elle se débat. L’eau est changeante, aux formes instables « qui se dissolvent en [en] recréant aussitôt de nouvelles » (Dorion 2018 : 6), ce qui rappelle les étapes de la vie. L’être humain étant mortel, il est conscient de son court passage sur la terre, mais l’élément de l’eau est éternel. « Puisque l’eau ne connaît pas le temps, il cesse alors de s’écouler » (Dorion 2018 : 6), et Simone a l’impression que « la mer devient une cage glacée remplie d’une obscurité sans issue ». (Dorion 2018 : 6). L’espace illimité de la mer fait penser au néant, mais Simone « goûte ce vide qu’aucune mer ne pourrait noyer » :

Elle nage – il n’y a pas de rive à atteindre, se dit-elle, c’est bon d’être un moment libérée de la vie, de ne plus lutter contre les courants qui font basculer, d’agiter les bras et les jambes sans réfléchir, et de s’en remettre à l’aiguille du temps qui tourne, quoi qu’il arrive. À moins que ce soit cela, *vivre*, entrer dans le courant sans contourner les récifs et les hauts-fonds, sans éviter les pierres que la marée aura tôt fait de projeter sur la grève ? Le ciel est parfois une consolation, lorsque aucun oiseau noir n’en raye la surface, nous pouvons alors trouver refuge dans ce bleu, ce ciel ‘plein d’attention’, ainsi que l’a écrit le poète Rilke, à qui la terre se raconte... (Dorion 2018 : 7)

Simone est une femme résignée, qui accepte sa vie telle qu’elle est mais, au tréfonds d’elle-même, elle vit sa vie secrète et y puise la force d’accepter la

réalité qu'elle sent ne pas être la sienne. Elle n'a pas peur de la vie, de même qu'elle ne craint pas la mort. Mais, Hélène Dorion, en philosophe, dit une grande vérité : « Rien ne fait peur à ceux qui ont tout perdu » (Dorion 2018 : 6).

Se sentant une partie intégrante de l'univers, un être minuscule entre la mer infinie et le ciel hors de portée, Simone réfléchit sur le chemin qu'il lui reste à parcourir et sur le sens de la vie :

Vers quelle île suis-je en train de dériver, se demande-t-elle ? Une île où l'on n'est plus dans la vie, où l'on cherche un point de clarté au milieu de l'obscurité, une source vers laquelle on est ramené, un rivage qui pourrait être un début du monde ou de notre propre existence, le rien qui cogne sur le rien et engendre des millénaires de temps, quelques atomes au creux du néant, et cela suffit pour que la vie commence. (Dorion 2018 : 8)

Rappelons que chez le philosophe grec Empédocle l'univers est représenté par quatre éléments par lesquels on réalise l'existence de toute chose, y compris l'être humain : le feu – chaud et sec ; la terre – froide et sèche ; l'air – chaud et humide ; l'eau – froide et humide. Il pose que rien ne peut naître de rien, de même que quelque chose ne peut devenir rien. Les éléments s'unissent et se séparent grâce aux forces de l'Amour et de la Haine.

Hanna sera surprise par le fait que Simone refusait de revenir vers son passé, de rentrer dans sa ville natale avant de fermer les yeux à jamais, de parler de ses souvenirs. Pourtant, seule dans la mer glacée et en contemplant les nuages voyageant à travers le ciel légèrement brumeux, Simone se souvient des moments qui avaient changé sa vie pour toujours, tout en annonçant la destinée tragique de son unique amour l'ayant marquée à jamais :

Allongée sur le dos, les bras en croix, ouverts comme des voiles légères à la surface de l'eau, la tête immergée, Simone n'entend plus que le bruit sourd du monde. C'est le son des souvenirs, se dit-elle, des voiles déchirées, des mâts cassés, les vagues trop hautes qui broient les coques de bateaux. (Dorion 2018 : 9)

Simone s'abandonne à ce paysage incertain, prête à accepter son destin, prête à se noyer pour chercher ailleurs son amour éternel qui lui a été refusé sur cette terre.

Le feu, la terre et l'air

Une mère, une épouse et une ménagère devrait être la gardienne du foyer, de ce feu qui faisait un lien entre les parents et les enfants. Mais, Hanna a depuis toujours eu l'impression qu'on ne connaît pas « les visages les plus proches de nos vies » (Dorion 2018 : 11). Simone était énigmatique et sa fille s'efforçait de compléter des mosaïques inachevées du visage fuyant de sa mère, de déchiffrer

ce murmure de sa vie dont elle avait camouflé les fils et les nœuds, « comme une marée qui ramène avec elle des morceaux ignorés de notre propre histoire, la houle d'événements qu'on ne soupçonnait pas, et parfois, des visages étrangers » (Dorion 2018 : 11). Souriante et gaie avec ses amies, Simone était taciturne avec sa fille et furieuse avec son mari ; son regard était souvent vide ou lointain, comme si elle était ailleurs. Souvent, elle regardait les étoiles tard dans la nuit, comme si elle cherchait une réponse du ciel ou voulait s'unir avec quelqu'un dans la sphère cosmique, pendant que sa fille dormait et que son mari était dans un bar à boire ou en voyage d'affaires avec l'une de ses nombreuses maîtresses. La fille ne pensait pas que sa mère souffrait, mais elle était consciente qu'elle cachait quelque chose de sa vie, ne parlant jamais de son passé, n'évoquant jamais ses souvenirs d'enfance et de jeunesse passées à Kamouraska, près du fleuve. Pourtant, elle avait une peur panique de l'eau, n'aimait pas monter sur un bateau et ne voulait même pas traverser un pont. Le couple se disputait sans cesse, même à la plage, et Hanna a failli se noyer, à cinq ans, lorsqu'une vague l'avait emportée vers le large et que ses parents étaient distraits ou en train de se quereller. Son père l'a sauvée au dernier moment et c'était lui qui s'occupait tendrement de sa fille depuis sa naissance en lui donnant tout son amour dont son épouse ne voulait pas. Hanna finit par conclure que sa mère n'était heureuse nulle part, qu'elle se résignait à la vie en attendant sa mort et passait ses jours comme si elle ne savait pas « quel chemin choisir, quel paysage embrasser – la mer pour apprendre les tempêtes, ou la forêt pour connaître les broussailles » (Dorion 2018 : 17).

Ce n'est qu'après la mort de sa mère que Hanna découvre que Simone ressemblait à Pandore et qu'elle avait de violents désirs et des soucis dévorants. Dans des boîtes remplies de papier, Hanna découvre des photos anciennes, toutes les cartes postales qu'elle lui envoyait de ses nombreux voyages et la collection des éléphants qu'elle offrait à sa mère. Elle comprend alors que sa mère l'aimait, mais n'en parlait jamais et ne savait pas le lui montrer. De même, Hanna découvre des cahiers, voire le journal que Simone écrivait minutieusement et apprend enfin le grand secret de sa mère. À vingt ans, Simone a rencontré un homme plus âgé qu'elle qui devait avoir quarante ans, et c'était un coup de foudre : « Dès qu'elle l'aperçoit la première fois, elle ressent une force invisible s'emparer d'elle » (Dorion 2018 : 23).

Cette force invisible s'était immiscée en elle. Ils se sont revus quelques jours plus tard. Puis une autre fois, et une autre fois encore. Il lui a fait voir la beauté de la lumière qui cisèle la surface de l'eau et fait entendre le silence des étoiles. Avec lui, elle a connu la puissance du désir et la jouissance de la chair, les heures lentes à s'aimer, d'une marée à l'autre, leurs corps nus étendus sur le pont, leurs mains qui s'enlacent comme leurs vies entières, un amour fort et plein, que rien ne menace. (Dorion 2018 : 23)

C'était le seul homme que Simone aie jamais aimé et elle l'a aimé intensément toute sa vie durant. Bravant l'opinion publique et des préjugés de la société bourgeoise catholique, le couple mal assorti s'adonnait à sa passion et passait beaucoup de temps sur le voilier d'Antoine :

Elle savait qu'elle ne se lasserait jamais de lui, qu'ensemble ils navigueraient sur tant de fleuves, qu'ils traverseraient les pires orages et les lents déserts, que les vents, lorsqu'ils viendraient, finiraient par s'apaiser, et que rien ne pourrait entamer cet amour que la vie avait fait éclore. (Dorion 2018 : 24)

Mais la destinée était contre eux et Antine est mort sur son voilier lors d'un naufrage, pendant qu'il était en train de lire *Le Purgatoire* de Dante, son livre de chevet. Il a emporté avec lui le secret de son enfance et la possibilité pour Simone d'être heureuse. Pour faire plaisir à sa mère et pour ne pas rester vieille fille, Simone consent à épouser Adrien, qui l'aimait depuis toujours et lui promettait de la rendre heureuse. Mais, leur ménage n'a pas fonctionné, ils se disputaient sans cesse, ils buvaient tous les deux et ont fini par divorcer car Simone vivait dans sa réalité à elle et ne pouvait pas répondre à l'amour de son époux.

Amitié au lieu de l'Amour et de la Haine

Empédocle pose que « l'Amitié est une force d'unification et de cohésion qui fait tendre les choses vers l'unité (par exemple les organismes vivants) ou même l'Un quand il s'agit du cosmos. La Haine est une force de division et de destruction qui fait tendre les choses vers le multiple ». Hanna et Juliette en sont une preuve. Toutes les deux, elles sentaient que l'amour leur manquait dans leurs familles respectives et cherchaient la consolation en amitié.

À cinq ans, Hanna a rencontré Juliette, devenue son amie d'enfance. D'abord elles jouaient ensemble, ensuite elles sont allées à la même école et elles ont eu les mêmes joies et les mêmes peurs. À dix ans, elles ont décidé d'être les *meilleures amies* et voulaient que ces liens durent pour *toujours*. « On a construit avec les années ce lien précieux qu'on appelle *amitié*, parfois si proche de l'amour, un amour sans désir. » (Dorion 2018 : 24). Déçue par l'atmosphère froide dans sa famille, Hanna désirait une amitié absolue et parfaite mais, avec le temps, elle a dû comprendre que les désirs d'absolu ne tiennent pas. Il y avait des hauts et des bas dans leur amitié, mais elles étaient toujours là l'une pour l'autre. Adultes, elles ont trouvé le salut dans l'art : Juliette est devenue peintre et Hanna écrivaine. Grâce à Abby Rowan, peintre américaine installée à Montréal, Juliette a appris de nombreuses techniques pour faire parler les matières, les formes et les couleurs, elle a trouvé son expression à la fois singulière et universelle. « L'art est une folie », lui disait Abby, mais une folie nécessaire dans une société formatée et instrumentalisée, pour qu'elle ne s'échoue « sur

un rivage sans humanité » (Dorion 2018 : 29). Les deux amies découvrent aussi la beauté de la musique classique et de la poésie. Depuis, Hanna sentait que la poésie ne sortirait jamais de sa vie, qu'elle lui donnerait « ce surcroît de sens qui [lui] était nécessaire pour que les jours ne soient pas qu'une accumulation de gestes et d'événements » (Dorion 2018 : 31) qui rapprochent de la mort.

Hélène Dorion présente ses points de vue sur l'écriture à travers son héroïne :

J'ai senti que les mots avaient le pouvoir de transformer le monde, que cet amalgame de lettres formait une étincelle de sens, et que désormais, la poésie ferait partie de ma vie, elle ferait en sorte que le temps qui passe ne soit pas une incessante perte de futur, mais une manière d'être plus présente, et d'apprendre à habiter le monde. Elle serait ma quête et l'instrument de ma quête. (Dorion 2018 : 30)

À l'instar de sa créatrice, Hanna sent que c'est grâce aux mots qu'elle découvrira le tréfonds de son être, ses origines et sa mission sur la terre : « Les mots allaient peut-être me dire d'où je viens, qui je suis, où je vais. Le feu de la poésie ne mourrait jamais en moi, l'étincelle du désir qui surgit depuis le jour à la minute où j'ouvre les yeux, au réveil, le matin, ne mourrait jamais » (Dorion 2018 : 31).

Hanna compare ses rêves à une terre pareille à la vie, semblable à un jardin de possibles et de beauté, mais elle a appris aussi que « le rêve n'est qu'une forme chimérique de la réalité, et que cette *vision* est intimement soudée à l'existence » (Dorion 2018 : 32). Décidée à explorer sa vie à travers une réalité feinte, elle écrit son premier roman intitulé *Le silence des étés*. Dans ce texte romanesque on trouve des éléments autobiographiques, ce qui est très souvent le cas avec le premier livre d'un écrivain. Hanna admet que c'était une histoire d'une enfant qui construit sa présence au monde à travers les joies simples et les épreuves. Si son père lui a fourni des réponses concernant leur vie commune, sa mère prétendait de ne se souvenir de rien, pas même de sa jeunesse. En vain sa fille lui répétait qu'il s'agissait de la fiction dans son texte, Simone était méfiante, à la fois fière et inquiète, « comme si on allait découvrir un visage d'elle qu'on ne soupçonnait pas » (Dorion 2018 : 33). La critique en a conclu que les parents de la romancière étaient divorcés et que sa mère avait des amants et Simone a reproché à sa fille d'avoir écrit tout cela. Mais Hanna sentait que le salut viendra pour elle par l'écriture et que les mots transformaient le monde devant ses yeux.

C'est dans les papiers de Simone que sa fille découvre qu'elle aussi, elle écrivait des poèmes. Si on dit qu'il y a toujours un secret entre deux personnes, la poésie était le leur. Elle doit naviguer à rebours pour percer des secrets cachés dans le passé de Simone et la présence fidèle de Juliette lui donne la force nécessaire pour fouiller dans les papiers de sa mère. Mais, le doute est toujours

présent et la réponse reste cachée jusqu'à la fin, jusqu'au moment où Hanna lira la lettre d'Antoine trouvée dans sa chambre après sa mort dans les flots du Saint-Laurent. Les bribes de la réponse sont données comme un hameçon au lecteur : « Les poèmes peuvent-ils nous sauver du naufrage? Peuvent-ils souffler sur le brouillard qui a effacé l'horizon et dévoiler ces montagnes qu'on n'avait pas encore vues, dont on ne soupçonnait même pas l'existence? » (Dorion 2018 : 35).

Le Majestueux, le fil d'Ariane des Québécois

Hélène Dorion appartient à l'une de ces familles catholiques qui étaient venues construire leur vie dans le Nouveau Monde. C'est pourquoi elle tient tellement à l'histoire du Québec et parle avec émotion de la destinée des immigrants qui cherchaient le bonheur dans la terre promise. Dans son roman elle évoque le plus grand naufrage de l'histoire du Canada, advenu le 29 mai 1914 à l'aube, lorsque le paquebot *Empress of Ireland* a disparu dans l'estuaire du Saint-Laurent, près de Rimouski, en seulement 14 minutes, après la collision avec un charbonnier norvégien, *Starstad*. Seules 465 des 1477 personnes à bord ont survécu, dont seuls 5 sur les 138 enfants. Son épave n'a été trouvée que 50 ans plus tard, dans les abysses les plus profonds des océans.

Hanna apprend cette tragédie maritime grâce à une coupure de journal trouvée dans une boîte de Simone. Dans le hangar du quai de Rimouski on a fait une morgue improvisée. « Dans la mort, le riche dort à côté du pauvre, le puissant à côté du faible, l'humble Polonais ou Russe qui crevait de faim dans les rues de la métropole du Canada dort à côté de la patricienne dorée. Voilà qu'ils sont tous égaux » (Dorion 2018 : 36). Parmi les victimes se trouvaient les parents d'Antoine, et il était l'un des cinq enfants sauvés. C'est pourquoi il parlait rarement de sa famille irlandaise et de son enfance, « comme s'il allait trahir un secret, ou comme si le passé était si lourd qu'il ne pouvait pas être posé sur le présent fragile » (Dorion 2018 : 47). Pourtant, cet orphelin de quatre ans, adopté par un couple sans enfants, avait peur de l'eau et c'est grâce à son père adoptif qu'il a fini par aimer le fleuve et la mer à tel point qu'il s'est acheté un voilier. Il contemplait le fleuve à la hauteur où il se confond avec la mer et où on ne voit plus ses rives. « Dans les vagues et l'écume, il retrouve les histoires qu'il connaît... » (Dorion 2018 : 45). Antoine paraissait libre, mais il était emprisonné dans son passé, il tâtonnait dans la nuit, il avançait dans le brouillard de la vie et s'immobilisait en attendant que revienne la clarté. Lorsqu'il a rencontré Simone, il avait l'impression d'avoir trouvé le sens dans sa vie pendant qu'ils naviguaient ensemble sur le *Majestueux* :

Toute notre histoire circule par ce fleuve, c'est par lui qu'a été transporté ce dont tes ancêtres ont eu besoin pour survivre, par lui que les siècles sont entrés

ici. Mon père était fier de participer à cette histoire. Le fleuve est une voie de passage, la scène où se produisent autant d'événements heureux que malheureux, on se tourne vers lui pour refaire le trajet du passé jusqu'à présent, retrouver le chemin de générations venues recommencer leur vie sur cette terre, c'est par le fleuve qu'on refait le trajet de l'amour et celui des conquêtes, qu'on voit le bien et le mal au fond des mêmes eaux embrouillées de l'histoire. (Dorion 2018 : 46)

Lorsque Antoine et Simone étaient sur le fleuve, ils se sentaient en même temps unis à la nature et seuls au monde, comme Adam et Ève au Paradis terrestre. Leur amour semblait les mettre à l'abri de tout danger. Antoine lui disait :

Quand je navigue sur mon voilier [...] le fleuve devient un corps qui traverse les saisons – des vagues hautes pour le printemps, les vents chauds pour l'été, les glaces de l'hiver qui s'entrechoquent, et déjà les secousses de l'automne ramènent ces mois de dénuement où le fleuve s'immobilisera. (Dorion 2018 : 48)

Malgré les apparences, Antoine et Simone ne pouvaient pas être heureux dans cette vie, le passé étant trop fort pour qu'ils puissent accepter le présent. Obsédé par le naufrage lors duquel il avait perdu ses parents, Antoine naviguait sur son voilier en attendant que lui advienne le même malheur. Seul sur le fleuve, qui est une histoire de naufrages et de recommencements, il regardait le ciel, « cet enclos de solitude » (Dorion 2018 : 51) présentant sa fin proche et content de savoir que bientôt il s'endormira avec le murmure des vagues. « Il traverse les cercles de *L'Enfer* puis rejoint la montagne du *Purgatoire* et pénètre les brumes de l'âme qui expie ses fautes avant d'accéder aux sphères du *Paradis* » (Dorion 2018 : 51). Pendant qu'il lisait *La Divine Comédie* dans la cale, une nuit de brouillard, son voilier heurte un rocher et Antoine disparaît dans les profondeurs des eaux. Ainsi pour lui la boucle était bouclée, il allait rejoindre ses parents, mais au même moment la pénitence commence pour Simone, qui est consciente que dans sa vie elle n'aura qu'un seul amour. Le reste de sa vie, elle attendra le moment de rejoindre le seul homme qu'elle ait pu aimer.

Symbolique des prénoms et le coût d'un « oui » prononcé à tort

Malgré une grande différence d'âge, Antoine et Simone ressemblaient à Adam et Ève, ce premier couple bienheureux au Paradis et ensuite chassé pour expier ses péchés. Simone attachait de l'importance à la signification des prénoms. Adam signifie « fait de terre rouge » et puis « homme » ou « humanité ». Ève vient de *Hawwah*, qui signifie « vivante » ou « source de vie ». Antoine est « inestimable », tandis que son vrai nom Anthony signifie « celui qui se nourrit de fleurs ». Simone ou « celle qui est exhaussée » imaginait déjà sa vie future avec Antoine et avait prévu que « plus tard, s'ils avaient un fils, il s'appellerait

Adam et commencerait *une lignée nouvelle*, et s'ils avaient une fille, elle s'appellerait Hanna et porterait *la grâce de la vie* » (Dorion 2018 : 46–47). Il n'est pas sans importance que le mari de Simone s'appelait Adrien, ce qui vient de la ville Adria, en Vénétie et a donné son nom à l'Adriatique.

Nous pouvons poser que le choix des prénoms est le résultat du choix d'Hélène Dorion et cadre parfaitement avec son discours postmoderne et aux quatre éléments d'Empédocle.

La mère de Simone s'appelait Éva et elle est la première femme de la famille qui n'a pas réussi dans sa quête de l'amour éternel. Son fiancé est parti à la guerre en 1916 et il n'est jamais revenu. Au lieu de mener une vie heureuse auprès de l'homme aimé, « elle acceptera d'épouser Édouard, alcoolique qui l'obligera à satisfaire ses désirs jusqu'à lui donner quatre enfants qu'elle élèvera seule, gardant présent en elle le visage du soldat jamais revenu de cette guerre qui a dévoré sa vie » (Dorion 2018 : 56). Ni dans ses rêves, ni dans la dure réalité d'une existence faite de solitude et de compromission, jamais elle ne l'oubliera. Éva a assisté aux funérailles d'Antoine et aux noces de Simone. En 1952, sa fille a épousé l'homme qui lui a promis de la rendre heureuse, mais ils buvaient tous les deux pour étouffer leur déception. La fille de bonne famille de la haute ville s'est unie au fils d'un plombier de la banlieue et il finit par avouer son échec. Déçu que son épouse n'a jamais envie de lui, une nuit, ivre, il la viole : et le fruit en fut Hanna, née lors d'une tempête en 1958. Au lieu du bonheur conjugal, Simone a obtenu un mari infidèle. « Une fois la crête de son désir atteinte, Adrien s'est retourné sur le côté opposé du lit et il a continué à penser à cette jeune femme qu'il a rencontrée trois semaines plus tôt à Chicoutimi, au bar de l'hôtel » (Dorion 2018 : 82).

Après le divorce de ses parents, Hanna a trouvé une consolation en Juliette, qui fuyait la maison puisque son père, ivre et fatigué, battait sa mère. Hanna non plus n'a pas pu trouver un amour éternel et parfait auprès d'un homme. Après un mariage raté et plusieurs liaisons amoureuses, elle a fini par trouver son bonheur auprès de son amie Juliette, qui est devenue sa partenaire et son amante.

« Le tréfonds de la femme ressemble à ces abîmes de la mer, perdus et secrets au-dessous du remuement des tempêtes » (Goncourt 1885 : 56).

Conclusion

Le roman d'Hélène Dorion tient son titre d'un poème d'Yves Bonnefoy. En racontant les histoires de femmes de trois générations, la romancière nous propose des réponses aux questions éternelles sur la destinée de l'être humain dans le monde du XX^e siècle à nos jours. Le fleuve est un endroit de passage liant les événements historiques aux sorts des femmes courageuses du Nouveau

Monde ; la mer représente le fond d'un océan dont le mouvement nous demeure invisible ; l'air est le symbole de la liberté et de l'aspiration des personnes solitaires qui souffrent ; et l'amitié est une consolation aux âmes torturées. Entre *naître* et *renaître* en marche vers notre fin terrestre, la romancière et la poétesse donne une réponse affirmative à la question de savoir si les poèmes sauvent de la souffrance. Les visages énigmatiques cachent les secrets d'un amour parfait sans fin heureuse et le va-et-vient entre le jour et la nuit, entre le passé et le présent. Le message d'Hélène Dorion est que le salut se trouve dans l'art et son discours postmoderne nous en donne des preuves.

BIBLIOGRAPHIE

- Baudrillard, Jean. *L'échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1976.
- Goncourt de, Ed. et J. *Journal*. Paris : Bibliothèque Charpentier 27 septembre 1885, t. VII.
- Lyotard, Jean-François. *La Condition post-moderne : rapport sur le savoir*. Paris : Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1979.
- Matić, Ljiljana, « Les chemins de l'écriture d'Hélène Dorion, la grande dame de la littérature québécoise et l'ambassadrice de la francophonie », *Filološki pregled / Revue de Philologie*, 2009, 2, 159–169.
- Matić, Ljiljana. « Hélène Dorion, figure phare de la poésie québécoise d'aujourd'hui ». *Frankofonia*, revue d'études et recherches francophones, n° 22, Ankara : 2010, 387–397.
- Mfouakouet, Léopold. *Jacques Derrida – Entre la Question de l'Écriture et l'Appel de la Voix*. Paris : Harmattan, 2006.